

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le livre de la connaissance de Gérald Robitaille

Henri Tranquille

Number 41, Spring 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39835ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Tranquille, H. (1986). Review of [*Le livre de la connaissance de Gérald Robitaille*]. *Lettres québécoises*, (41), 83–83.

drez) des mutations que l'on est en droit d'interroger. Que ce phénomène soit aussi universel nous donne encore plus de droit à la réflexion.

Cette langue incohérente, affaiblie, sans rigueur, dont parle le discours de la crise serait donc la synecdoque d'un univers à la structure absente. (J.M. Klinkenberg, Belgique, p. 135)

À la fin d'un article-synthèse où il ausculte tout ce qui vient d'être dit par les collaborateurs de cette somme, Alain Rey conclut avec pertinence: «La crise des langues n'est qu'un aspect de la crise — permanente — des sociétés, et peut-être une manière d'en masquer en partie la nature essentiellement politique.» (p. 452)

De cette brillante et paradoxale formulation, on ne saurait inférer toutefois qu'il n'y a pas *crise*, mais que son *aspect* proprement linguistique mériterait d'être scruté en profondeur. Car, si cette crise est «permanente», il semble qu'elle le soit aujourd'hui un peu plus, tout de même, qu'hier... Il est en effet assez étrange que cette crise se manifeste partout à la fois, au même moment, à travers des discours, divers certes, mais somme toute assez ressemblants. C'est qu'elle est liée, à n'en pas douter, à la crise même de la civilisation et de ses assises techno-économiques. Ce que Orwell déjà dénonçait dans la «novlangue» de son 1984, c'était précisément qu'elle présentait tous les caractères d'une manipulation hautement concertée. Or, il ne fait plus de doute que la crise des langues, révélée à travers les malaises d'une lutte entre laxisme et purisme, signifie plus que ce qu'elle est. Elle est un syndrome. L'un des collaborateurs emploie d'ailleurs l'expression de «syndrome du *chewing-gum*». Or, dans cette nouvelle «maladie» aussi récente que le sida, et pour utiliser le dernier beau vers du *Speak white* de Michèle Lalonde, «nous savons désormais que nous ne sommes pas seuls». De la savoir est presque le commencement d'une satisfaction, du moins d'une certaine sagesse.

Ce livre est aussi un événement parce qu'il constitue, sans le vouloir, et se lit comme une sorte de roman du monde immédiatement contemporain. □

Jean-Marcel

Le livre de la connaissance

de **Gérald Robitaille**

«Que sais-je?» nous enseigne en ses *Essais Montaigne...*

J'ai rarement lu un fou aussi lucide, à part peut-être le surhumain Shakespeare en qui le souvent bizarre Tolstoï voyait le pire insensé. J'ai rarement lu un imaginaire aussi extravagant, à part peut-être Rabelais débordant de sagesse et l'ami des plus grands esprits de son époque.

Mais de qui puis-je ainsi parler sans paraître moi-même un peu dérangé ou tout à fait fêlé? Autre invraisemblance, je parle d'un auteur québécois qui en 1964 avait publié en anglais et en France son tout premier livre qu'il a lui-même traduit en sa propre langue maternelle. En effet c'est en 1985 seulement que *The Book of Knowledge*, titre typiquement anglais, a paru à Montréal sous le titre humaniste *Le livre de la connaissance*¹.

Roman ou essai, qu'importe: c'est d'abord un livre des fantasmes. Malgré l'insistance érotique, ces fantasmes sont infiniment culturels et humains. Fantasmes au surplus aussi philosophiques que poétiques. En une confession sans retenue où pourtant la truculence ne sombre pas dans la simple pornographie. Il s'agit toujours des cogitations d'un rêveur tantôt exaspéré et tantôt logicien. Sorte de Journal d'un fou, délirant au point d'avouer ingénument et crûment ce que personne n'avoue ou n'a la perspicacité de s'avouer.

Je ne retiens que l'homme singulier qui se cherche en même temps qu'il analyse l'humain tout entier. Je suis stupéfait devant maintes outrances, mais surtout émerveillé des vérités plus subconscientes que conscientes chez tout individu ordinaire. Peut-on devenir trop humain en proclamant l'invraisemblance ressentie par qui fait fi des ostracismes? *Le livre de la connaissance* est celui de la recherche continuelle de soi-même et d'autrui.

Rêver tout haut n'est pas dire ce qui est, mais ce qui pourrait être. Le souhaitable et la fantaisie sont plus cogités abs-

traitement que concrétisables ou même admissibles en principe par un humain équilibré. Prendre ses rêves pour la réalité, rien n'est plus banal. Mais prendre ses fantasmes non contrôlés pour des réalités applicables, rien n'est plus tragique.

J'entends penser l'auteur dans un tourbillon qui se change en ouragan. Le monologue du murmure intérieur se répercute en un dialogue pour tous les lecteurs attentifs avec calme ou réceptifs avec inquiétude. Étrange litanie que ce déroulement — qui pourrait être interminable — de confidences à soi-même.

Comment ne pas citer trois opinions qui me semblent aussi énormes que méritées, du moins selon moi aussi, toujours concernant *Le livre de la connaissance*? Cela n'est pas moins vrai parce que c'est transcrit au dos du livre. Commençons par le «Dieu-le-Père» de l'auteur, Henry Miller: «C'est mon opinion, en toute humilité, que Gérald Robitaille, possède cette chose rare qu'on appelle le génie. [...] Il peut écrire comme un sage, un poète, un enragé, ou comme Jésus II.»

Et Jean Cayrol: «Il y a des passages qui ne sont pas seulement inspirés par l'appétit amoureux mais par un pur et simple cannibalisme. Ils en deviennent beaux et terrifiants.» Et enfin mon ami François Hertel qui n'était guère complimenteur, tout au contraire: «Ce n'est pas tant une oeuvre littéraire et philosophique qu'un document humain, sincère, brutal, bouleversant dans son amère franchise.» □

Henri TRANQUILLE

1. Gérald Robitaille, *Le livre de la connaissance*, 1985, Éditions Nouvelle Optique, 155 p.